



FEUILLETS MENSUELS
de la
SOCIÉTÉ NANTAISE
de PRÉHISTOIRE

Siège Social : Muséum d'Histoire Naturelle
12, rue Voltaire
44000 NANTES
C.C.P. 2364-59E

45^{ème} année

NOVEMBRE 2000

N°387

Dimanche 19 novembre 2000, à 9 h 30

Nous nous retrouverons **au Muséum d'Histoire Naturelle**,
lieu habituel de nos séances mensuelles, pour assister à une projection
sur *le Mégalithisme*, suivie d'une discussion sur ce thème.

Nous vous espérons nombreux à cette réunion.



Calendrier des prochaines réunions :

17 Décembre 2000

14 Janvier 2001

11 Février 2001

LE MOT DU PRÉSIDENT

Nous constatons depuis quelques mois avec beaucoup de regret une faible participation des membres à la vie de la société. Que ce soit aux séances mensuelles ou à la préparation de l'exposition. La sortie du mois de juin n'avait rassemblé qu'un nombre restreint d'entre vous. Cette situation suscite beaucoup d'interrogations, et d'abord au sein du Bureau, qui ne ménage pourtant pas sa peine pour rendre plus attractives nos réunions, faisant appel en particulier à des intervenants extérieurs pour varier les thèmes des conférences et éviter une autarcie qui s'avèrerait à terme sclérosante.

La préhistoire est pour nous tous un loisir, voire une passion : la participation de certains à des chantiers prestigieux en est une illustration.

On en vient à s'interroger sur la pertinence de nos choix et sur la stratégie à adopter pour redynamiser l'association et en assurer la pérennité.

L'assemblée générale permettra d'en débattre. D'ici là, engageons une réflexion globale sur nos activités et cherchons des solutions pour surmonter ce "coup de fatigue" passager. Il serait dommage que la S.N.P. manque de vitalité à la veille de son cinquantenaire. Soyons imaginatifs. Soyons des acteurs impliqués dans le développement de l'association.

P. LC



BIBLIOTHÈQUE

Notre documentation continue à s'enrichir de nouvelles acquisitions. Voici les derniers titres entrés, que nous vous invitons à emprunter :

Le France des dolmens et des sépultures collectives – collectif – Éditions Errance

Grandes girafes et fourmis vertes – Jean CLOTTE

La Vendée préhistorique – Bertrand POISSONNIER

L'outillage de pierre polie en métadolérite du type A – les ateliers de Plussulien (Côtes d'Armor) – Charles-Tanguy LEROUX

LASCAUX A SOIXANTE ANS... ET QUELQUES MILLÉNAIRES

Lascaux ! Cette grotte ornée située sur la rive gauche de la Vézère, à une quarantaine de kilomètres de Périgueux, est sans doute l'un des sites préhistoriques les plus célèbres au monde.

Il n'est pas dans notre intention d'étudier ici la richesse des peintures pariétales considérées comme le summum de l'art paléolithique : de nombreux articles, des livres bien documentés et illustrés, des conférences passionnantes, des émissions télévisées ont dévoilé les merveilles de la "chapelle sixtine de la préhistoire" chère à l'éminent préhistorien Henri BREUIL.

Notre propos est simplement de rappeler que **la découverte de la grotte de Lascaux remonte à soixante ans**. En effet, c'est le 12 septembre 1940 que quatre jeunes gens, G. AGNEL, S. COENCAS, J. MARSAL et M. RAVIDAT révélaient les fabuleuses peintures. Un événement considérable !

Du magazine "L'illustration" n°5104 du 4 janvier 1941 (qui comporte de très beaux clichés photographiques) nous donnons ici de larges extraits de l'article de Pierre ICHAC intitulé *"Un Versailles de l'art préhistorique – La grotte à peintures de Montignac, en Dordogne"*:

«La guerre de 1939-40, source de chômage et de flâneries provinciales, devait jouer un rôle déterminant dans l'histoire de la caverne. Durant l'été 1940, exactement le 12 septembre, quatre jeunes gens de Montignac battaient, à la recherche de quelque gibier égaré, la bordure du plateau situé à l'est de la ville, sur les terres du petit manoir de Lascaux, propriété de la comtesse Emmanuel de La Rochefoucauld. Il y avait là, dans les genévriers, à quelques mètres d'un chemin carrossable aux attelages, une petite crevasse creusée comme à l'emporte-pièce dans le calcaire et qui servait depuis longtemps de dépotoir aux agriculteurs du voisinage, craignant d'y voir tomber leur bétail.

Un terrier étroit s'ouvrait dans le fond, à demi caché par le fourré. Une pierre jetée dans le terrier roula longuement sur une pente avant de heurter des obstacles invisibles et de rebondir avec la résonance profonde d'une caverne. Tout le monde est un peu préhistorien en Périgord, et le vieil instituteur de Montignac avait toujours instruit ses élèves dans la curiosité de l'art rupestre, qui est l'un des plus beaux fleurons de leur patrie. Mais, par un juste retour des choses, ce fut lui qui resta sceptique en apprenant qu'à 2 kilomètres de chez lui, au fond d'un terrier, sous le dépotoir de Lascaux, il y avait une grotte et, dans la grotte, une abondance d'images d'animaux peintes sur les murs.

De proche en proche la nouvelle se répandit. De l'instituteur et des jeunes gens, elle passa à un jeune alpiniste et spéléologue parisien, qui plongea à son tour dans le terrier, puis à l'abbé H. Breuil, le savant préhistorien, professeur au Collège de France, à M. D. Peyrony, au comte Begouen, provoquant bientôt la réunion souterraine d'un véritable congrès de préhistoriens.

Moins d'un mois plus tard, le 11 octobre dernier, l'abbé H. Breuil présentait à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres le premier inventaire officiel de la grotte à peintures, désormais classée, de Lascaux, à Montignac (Dordogne) [...]

Protégé de la pluie par un toit, le puits d'entrée, déblayé, est devenu aisément praticable, mais on se rend compte en y pénétrant du mérite extrême que fut celui des jeunes "inventeurs" lorsqu'ils s'engagèrent dans un étroit tunnel élargi juste assez pour le passage et, de là, dans une obscurité presque complète, descendirent à plat ventre la pente argileuse des éboulis, leur dos raboté par la voûte calcaire, jusqu'à l'amorce du sol de la salle.

Contrairement à la plupart des autres grottes, et des plus célèbres, aucune goutte d'eau n'a jamais ruisselé sur les voûtes ni sur les parois de la grotte de Lascaux, protégée par un plafond calcaire de 6 mètres d'épaisseur qu'une couche d'argile intercalaire rend parfaitement étanche. [...]

Hors une bande inférieure salie et détériorée par l'air humide qui stagna si longtemps sur le plancher de la salle, le barrant de « gours » de calcaire pourri, hors quelques plaques tombées des voûtes avec leurs couleurs, les peintures sont neuves. L'éclat des noirs brillants, des bistres, des ocres tendant tantôt vers le jaune, tantôt allant jusqu'à la sanguine, laisserait croire que ces oeuvres d'artistes de génie sont d'hier et que les premiers préhistoriens qui ont visité cet incroyable musée d'art animalier ont assisté, il y a trois mois, à son vernissage. Et cependant il faut se rendre à l'évidence. La couche épaisse de calcite sur laquelle sont peints taureaux, chevaux et cerfs a continué de croître ; par de minuscules fêlures elle a poussé de nouveaux cristaux à travers la peinture, et cela fait tantôt un glacis aux mille facettes brillantes qui étincelle à la lumière des lampes et avive l'éclat des couleurs pures, tantôt un bourgeonnement de cristaux blancs ou roussâtres qui envahit le corps d'une vache rousse ou d'un cheval noir et vient en confirmer l'âge. La calcite a repoussé sur cette place où, devenu sculpteur, le peintre a détourné le profil bossu d'un bison. Sous cette cuirasse légère, oeuvre patiente du temps, les couleurs sont ici ineffaçables.

Qui donc, aussi, aurait connu et répété, sans erreur, la convention aurignacienne de la "perspective tordue" des ramures de cerfs et des cornes de bœufs, représentées de profil, mais écartées l'une de l'autre, réussi ce croquis vivant d'un rhinocéros à narines cloisonnées ou surimpressionné partout tant d'images ; ou, mieux encore, aurait songé, comme si le cerf ornant l'angle de la grande salle et de son couloir de prolongement appartenait à une espèce hybride, à lui dessiner avec tant de précision les palettes terminales du vieux cerf mégacère et les andouillers d'œil du cerf actuel ? Quel ancien ou quel moderne aurait joint tant d'érudition à tant d'imagination et de talents divers ? « Aucun », croit-on devoir répondre avec l'abbé Breuil, qui est bien l'homme au monde connaissant le mieux l'art préhistorique.

Il est hors de saison de décrire ici les quelque quatre-vingts sujets, dont certains d'une taille impressionnante, peints sur la retombée des voûtes de la grande salle et sur les parois de son prolongement, du plus archaïque des petits cerfs bistres aux jambes raides jusqu'au grand bœuf noir qui recouvre de son pelage uniforme les surimpressions complexes d'une foule de chevaux et de bovins bistres, rouges et noirs, dessinés au trait ou empâtés, plus anciens que lui.

Le grand taureau de plus de 5 mètres [...] plonge par son avant-train dans les images rouges d'une série d'autres taureaux aux cornes plus courtes. L'un d'eux oblitère presque complètement la silhouette d'un ours, ne laissant émerger qu'une tête et deux pattes griffues, dont l'une, à demi sculptée, est un chef-d'œuvre. La "bête composite" est, à l'entrée, la première image que l'on rencontre, et la plus mystérieuse. Jambes de taureau, corps épais tacheté comme celui d'une panthère, queue de daim, tête de fauve dépourvue d'oreilles mais ornée, par contre, de deux cornes droites, qui sont peut-être des sagaies... Après avoir interrogé durant des semaines ce Sphinx, l'abbé Breuil, nouvel Œdipe, n'a pu en tirer que ce vague surnom.

Au cours des cinq jours que, grâce à l'amitié de l'abbé Breuil et de ses collaborateurs, j'ai pu passer à flâner utilement et à photographier dans la grotte, l'endroit où je suis revenu sans cesse avec le plus de joie fut la galerie plus étroite qui prolonge la grande salle. Mêlés à des bovins (vaches à longue tête, taureau noir...) et à des bouquetins, il y a là des chevaux d'une diversité, d'une grâce, d'une virtuosité incroyables. L'un d'eux, au gros ventre et au jarret fin, qui trotte au plafond, poursuivi par des flèches, semble échappé d'un vieux lavis chinois, tandis qu'un poney de 40 centimètres, tout noir, tout en crins, évoque les prairies des Shetlands ou, plus simplement, une chambre d'enfant. Lorsqu'on approche du cul-de-sac qui termine la galerie, les chevaux rouges et noirs, plus beaux encore, plus purs et paraissant tous tracés par la même main d'une habileté imprévue, posent à l'amateur de peinture un curieux problème de technique par leur mélange de teintes pommelées, aux contours dégradés, et de traits nets : peinture au pistolet, au tampon, dessin au doigt ou à la spatule ?

Alors que la grande salle et son prolongement, avec leur carapace brillante et dure, ne se prêtaient, sauf exception, qu'à la peinture, les parois nues de calcaire sableux et friable qui caractérisent dans leur ensemble la galerie latérale et ses ramifications étaient faites pour tenter le burin de silex du graveur, lequel a cerné d'un trait clair la plupart de ses images colorées. Un bison, un étalon qui, la tête levée, poursuit une jument dont le ventre touche le sol, la jument elle-même sont striés de flèches gravées.

Ailleurs, sur des traces de peintures rongées par l'air humide, on trouve des faisceaux de rayures qui semblent dessiner ce qui serait pour nous des meules de foin et qui, comme les images analogues découvertes par l'abbé Breuil en Espagne, représentent peut-être des huttes de branchages, habitations aurignaciennes d'il y a plus de vingt-cinq mille ans. Plus loin, au delà de deux bisons, dos à dos dans des boyaux étroits aboutissant à des cheminées encore mal connues, tous les restes de peintures sont effacés et il ne subsiste plus qu'un fouillis abondant de gravures.

Il est remarquable que, sur plusieurs centaines de sujets représentés, Lascaux ne comporte aucune image de mammoth ou de renne. Au moins pour ces derniers la chose serait peut-être explicable dans l'hypothèse que l'utilisation de cette grotte ait correspondu principalement à une période moins froide au cours de laquelle les migrations annuelles des rennes vers le Sud n'atteignaient pas la Vézère.

C'est à peu de distance de la grande salle, dans un puits profond de 8 mètres, ouvert à l'extrémité de la galerie latérale, que se présente, admirablement conservé, le sujet peint le plus curieux de toute la grotte. Près d'un rhinocéros aux flancs velus, un homme à demi schématique – tête en bec de parapluie, corps formé de deux traits parallèles, membres dessinés comme par un enfant, mains à quatre doigts, qui sont peut-être voulues – tombe à la renverse sous l'attaque d'un bison qu'il a percé d'une grande sagaie à une barbelure et qui perd ses entrailles à la manière d'un cheval de corrida ; aux pieds de l'homme, le propulseur qui a servi à lancer la sagaie et, moins compréhensible, un piquet surmonté d'un oiseau stylisé : « Poteau funéraire », propose l'abbé Breuil, en intitulant la scène « un fait divers au paléolithique supérieur ».

Le fond du puits est colmaté par un remplissage sableux descendant en pente assez forte jusqu'à des fissures inexplorées. Il y a là, délimitée par trois murs, une petite plate-forme de sol meuble dont on ne peut s'empêcher de rêver qu'elle recèle peut-être encore les restes du chasseur dont la mort est ici représentée.

C'est l'un des nombreux et passionnants problèmes qui se posent encore à Lascaux. Méthodiquement recensées, ces fresques ont livré la magnificence de leur contenu et, par leurs rappels nombreux et cohérents de sujets, de styles, de conventions artistiques déjà connus en Périgord ou en Espagne (Altamira), elles ont pu, sans chances d'erreurs trop grandes, être datées. L'étude scientifique en est à peine entamée.

Déjà le hasard de la taille des marches ou de l'approfondissement des galeries a livré quelques silex anonymes, avec des restes abondants de bois carbonisé et quelques-unes de ces grossières assiettes de pierre où brûlaient des mèches de mousse enduites de graisse : les lampes. Cet ensemble exceptionnel mérite pleinement la définition qu'en a donnée l'abbé Breuil dans sa communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres : « Si Altamira est la capitale de l'art pariétal, Lascaux en est le Versailles. »



Hormis les peintures si remarquablement conservées, les parois recèlent aussi une multitude de gravures. L'abbé Glory, à partir de 1952, s'attacha à en effectuer le relevé.

Le style des représentations, l'industrie, les dates ^{14}C situent la fréquentation de Lascaux entre 15 000 et 14 500 BC.

Malheureusement, la grotte fut victime de sa célébrité. En raison d'un trop grand nombre de visiteurs, une prolifération d'algues menaça la conservation de ce précieux et irremplaçable patrimoine : en 1963, André Malraux, alors ministre de la Culture, devait interdire l'accès de la grotte au public. Seul un contingent limité, pour la plupart des scientifiques, est autorisé depuis à y pénétrer. Il en va de la sauvegarde des peintures. En 1983, un fac-similé de la salle des taureaux et du diverticule axial a été construit à proximité. Il satisfera la foule des touristes... mais ne remplacera jamais, pour qui a eu la chance de visiter l'original, l'émotion ressentie devant ce joyau de l'art paléolithique.